

**Conférence « 21 paysans » du 13 octobre 2019,  
rue Valperga, Nice organisée par France Bournet**

Si on étudie les postures dites humanistes, mais également celles de quiconque, nous devinons que notre espèce « Sapien Sapiens », l'homme qui sait qu'il sait, est un communicant qui produit ses messages selon trois dimensions simples :

une communication avec lui-même

une communication avec l'autre

une communication avec tous les autres.

**En ce qui concerne la communication avec lui-même.**

C'est ce que nous pourrions appeler un *humanisme radical* dans la mesure où le sujet devient prioritaire sur tout le reste. Il se retrouve au-devant de la scène dans une sorte d'égoïsme sain. Cependant c'est alors à lui de s'actualiser, de se réapproprier, d'être le mieux possible en accord avec lui-même, ou, comme cela se disait dans la philosophie antique, d'« être en accord avec son essence ».

Je vous rappelle que l'essence d'une chose c'est ce que la chose *est*. Par exemple l'essence d'un cuisinier c'est de cuisiner, celle d'un dirigeant, de diriger. Être en accord avec soi-même c'est éviter également d'être ennuyeux ou même désagréable.

Mais comment contacter son « ipséité » ? Que faire pour être au plus près de notre *Je* profond, de notre je « *Je = Je ?* » Globalement il y a deux approches possibles :

**Celle de la réflexion**, de la pensée réflexive : elle consiste à « penser » mais l'on pense toujours contre soi. Toute pensée se fait contre quelque chose disait Bergson. Il dira que « tout philosophe va penser contre les philosophes précédents ».

J'ai mis du temps, pour exemple, à m'engager dans une démarche « éco-responsable » et j'ai dû pour cela mettre en abîme certaines contradictions personnelles, certaines certitudes pas toujours bien fondées... En définitive, il faut être dérangé dans ses aprioris, ses psychorigidités.

Penser, c'est prendre le risque de se déconstruire, prendre le risque de vraiment se contrarier. Et ce n'est qu'à ce moment-là que l'acte de la *pensée personnelle* est possible.

**L'autre approche est celle qui consiste à se réapproprier le corps**, le corps dans sa sensorialité. C'est le corps sensible, le corps psychosensoriel, émotionnel. C'est une voie plus courte. Ce n'est pas la même voie, ce n'est pas la voie de la réflexion. On n'est pas dans le cogito de Descartes, on est dans quelque chose de beaucoup plus intime, profond, direct, plus unifié.

Mais là non plus ce n'est pas si simple, puisque cela consiste à goûter ce que le philosophe François Julien (philosophe et sinologue) appelle *l'inouï du réel* ; et l'inouï ce n'est pas quelque chose qui est extraordinaire, qui est hors de l'ordinaire. L'inouï de quelque chose, c'est ce qui est inaudible, ce qui n'est pas vu. Je devine quelque chose qui n'est pas audible, qui n'est pas visible et ceci me procure comme un étonnement. Une nouvelle vision de soi a quelque chose d'inouï...

Nous n'avons pas le temps ici de développer toutes les techniques cognitivo-comportementales permettant cette réappropriation du corps.

Mais très simplement nous pouvons d'ores et déjà ressentir le contact de notre corps sur la chaise et simplement nous demander « quelle est l'ambiance entre nous, ici, dans l'instant, puis nous pouvons même écouter le silence du réel, le silence du monde en dessous des bruits. Si nous entendons des sons c'est qu'il y a un silence qui le permet. Ecoutez... Ce silence est un silence de son mais également de sens...

Faisant cela nous pouvons parler de « moi » sujet. On suppose que je suis maintenant à peu près en accord avec moi-même, en adéquation avec moi-même.

### **Ensuite il y a la communication avec l'autre.**

Comment réussir ma relation à l'autre ? J'aime bien la proposition de Deleuze selon laquelle « quand on rencontre quelqu'un, on est comme condamné à ne pas nous entendre ».

Cette posture assez cynique peut paraître décourageante, mais elle est pleine d'humour et de bon sens. En effet, nous sommes si différents sur le plan biologique, et encore plus sur plan de la construction de la personnalité que nous sommes comme condamnés à l'équivocité, aux « *autrement entendu* », aux « *mal entendu* ». Cependant, dans la mesure où nous sommes une espèce grégaire, nous espérons toujours que cette rencontre soit réussie, autrement dit qu'elle soit une véritable histoire d'amour sans les inconvénients...

A partir de là doit s'entamer un processus de co-création d'un espace commun dans lequel nous allons ensemble pouvoir *nous immerger*. Ainsi l'autre est indispensable pour cela. « *Je m'étais perdu à moi-même et tu es venue me donner de mes nouvelles* », écrivait André Breton dans *L'amour fou* en 1937.

A y regarder de plus près cela consiste à dire que je vais céder une partie de moi-même, une partie de mes certitudes, une partie de mes croyances, pour créer un espace qui n'est plus chez moi ; l'autre faisant de même... Ce qui fait sens, c'est qu'à ce moment-là, on réalise que la relation à deux n'est pas duelle. Imaginer une relation réussie simplement par l'emploi de deux termes, c'est une erreur. La relation n'est pas duelle, elle est plus que cela. C'est une relation à trois termes puisqu'il y a, à ce moment-là : moi sujet, l'autre, radicalement différent de moi, et un espace commun qui se trouve au milieu dans lequel est possible l'échange et la relation.

Cet espace commun, au milieu, est indéfinissable. C'est un espace qui appartient aux deux et à personne. C'est un espace dont on peut dire que c'est le fondement de la relation. On peut l'appeler aussi le vide. Un vide peut être vibrant, chaleureux avec une notion de climat affectif en dessous, mais c'est quand même un vide. C'est un vide qui va être capable de faire sortir les deux formes, les deux sujets, et qui va en même temps les relier. On est quelque part en plein mystère dans la relation réussie. On a beaucoup de mal à trouver pourquoi ça marche.

Et pourtant, ça marche !

Et si on regarde bien ce qui se passe, c'est que « moi sujet singulier », dans mes certitudes, qui me sentait unique et absolu, je finis par m'effriter, me dissoudre, et je deviens une sorte de vacuité inclusive, c'est-à-dire qui inclut tout ce qui est ; et l'autre en face également...

Il y a un effacement de l'individualité qui va se co-confondre avec un espace mystérieux dans lequel je vais pouvoir me déployer... c'est l'idéal.

C'est l'idéal, je ne dis pas que c'est très facile et c'est pour cela qu'il y a des tas de techniques pour y arriver, même si je pense que c'est plutôt une prédisposition mentale qu'il faut avoir... plutôt que des recettes de communicant pour y accéder.

C'est très exactement ce qui se joue actuellement avec vous et moi. La somme des personnes ici présentes peut être considérée comme un seul regard. Les psychanalystes l'appellent le **Grand Autre**.

L'enjeu est de créer un climat, une ambiance qui sera le fondement de notre relation. Cet entre-deux, cet entre-vous-et-moi est totalement indéfinissable.

Enfin, supposons maintenant que nous avons réussi cette relation à l'autre. Que faire avec tous les autres ?

Prenons, pour exemple, un projet écologique qui me tient à cœur parce que, par la dimension d'anthropologue, je me suis aussi intéressé à l'éthologie et je suis assez révolté, par la prolifération des matières plastiques qui, au-delà de l'hygiène visuelle, altère **le vivant...**

Mais comment ça marche cette histoire ? Comment je peux, moi, à titre individuel, puis en interaction avec un autre, arriver à me mettre d'accord de manière collective pour qu'on se dise : « et si on passait tous au papier et que l'on abandonnait l'utilisation du plastique... » ? C'est un projet intéressant, reconnaissons-le, surtout si nous l'accompagnons d'un nettoyage total de la planète. Ambitieux, certes, mais passionnant. Bien sûr cela est impossible, sauf à convoquer une sorte d'élan collectif. Il y a plusieurs études basées là-dessus ; Stendhal en a parlé, Spinoza, René Girard. Cet élan est basé sur **le désir mimétique et la rivalité mimétique**.

Donc, dans cette dernière partie de l'exposé, nous allons travailler sur la notion de dimension collective. Je décide de m'occuper de la gestion des plastiques sur la planète. Peut-être d'abord, très modestement, à proximité. Qu'est-ce qui va se passer ? Je vais essayer de trouver des gens qui ont le même goût pour ça. Et plus je vais en trouver, c'est curieux, plus mon désir de faire cela va augmenter. Ce n'est pas logique !

Car si je décide de nettoyer la planète des plastiques, je suis déjà clair sur mon objectif. Pourtant, je m'aperçois que si j'ai quatre, cinq, six personnes, avec lesquelles je peux me réunir, qui ont la même idée, j'ai plus d'élan et d'enthousiasme à le faire. Et là, c'est clair, ce n'est pas parce que nous conjuguons le même objet de désir, c'est parce que je **vais désirer le désir de l'autre**.

C'est très important ce point-là. Ce n'est pas parce que nous conjuguons le même objet de désir. C'est parce que je vais désirer le désir de l'autre, c'est-à-dire que je vais m'appuyer sur le désir et l'enthousiasme de l'autre à faire cela. Cela va augmenter mon énergie, me réenchanter, me repoétiser. Je vais être de plus en plus joyeux à faire ça. On a un phénomène collectif de mise en mouvement d'une puissance pour obtenir ce résultat.

De plus, dans la mesure où, en la compagnie de l'autre et des autres, j'ai plus de joie et d'énergie, je vais nourrir à leur égard un sentiment d'amour. Je vous rappelle que pour Spinoza, « **l'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure** », proposition lumineuse selon laquelle la joie et l'amour se confondent...

Mais que se passe-t-il si un membre de l'équipe s'aperçoit qu'il a moins de goût à faire ce projet ? Il commence à se dire qu'après tout, le plastique se désagrège avec le temps, que des solutions seront trouvées par les générations futures... Bref, il pense qu'il y a peut-être des choses plus importantes à faire.

Sans qu'il n'en soit tout à fait conscient, il se désengage du projet. Ce n'est peut-être pas très clair pour lui, il n'est même pas sûr de se désengager, et nous, on ne s'en aperçoit pas forcément. Et pourtant, il se passe quelque chose de très bizarre.

Je n'arrive plus à m'alimenter par son désir et je vis une sorte de micro-frustration, une sorte de mélancolie flottante qui me fait dire qu'en sa présence j'ai moins de joie, moins d'énergie à propos de ce projet.

Et, comme « **la haine est la tristesse accompagné de l'idée d'une cause extérieure** » - toujours selon la logique de Spinoza - si je ressens une tristesse et une fatigue en la présence de l'autre, je vais appeler ça du non-amour, voire de la haine.

Cultiver ces « *lectures de soi variables* », c'est intéressant dans la vie quotidienne, plutôt que de s'embarquer dans des imaginaires parfois farfelus.

Donc une fois que je m'aperçois de cela, sans que l'on s'en rende compte, petit à petit, il va y avoir diabolisation de ce personnage qui ne joue plus le jeu, et d'ailleurs, de son point de vue, il faut qu'il s'en aperçoive pour s'en aller très vite parce qu'il peut être pris après comme bouc émissaire (on n'a pas le temps de développer le statut tellement utile du bouc émissaire dans les organisations qui partent un peu à la dérive ; c'est la fonction de « fusible » si vous voulez.)

Alors là aussi, un autre point qui est à soulever c'est que dans ces groupes-là, il peut y avoir des gens naturellement engagés. Ils sont solaires, ils ont une puissance particulière. Et il y a beaucoup de gens qui dans ce groupe de recherche/de travail, vont à la fin venir pour le projet des plastiques – c'est vrai – mais surtout pour cette personne.

C'est ce que l'on appelle les « leaders charismatiques », ou encore des médiateurs, des facilitateurs.

Ce sont des gens très fédérateurs, ils sont très utiles : finalement, s'il y a des gens qui sont là un peu hésitants, qui viennent ici parce qu'il y a toujours un biscuit à prendre ou parce que l'hiver c'est chauffé, ils vont quand même jouer le jeu d'être enthousiastes parce qu'ils vont s'appuyer sur l'enthousiasme de ces personnes appelées les « médiateurs facilitateurs ».

Le problème, vous le devinez très vite, c'est que si un « médiateur facilitateur » décide de sortir de ce système et de dire « bon, moi, les plastiques j'en ai fait le tour ; maintenant je vais faire un truc de promo, je vais m'occuper des nouvelles énergies possibles pour remplacer les énergies fossiles ! », il a le droit de le faire, il n'est pas contre les plastiques, mais il a voulu une sorte de promotion personnelle.

S'il fait ça, on est dans la même situation que la précédente, il va y avoir un phénomène d'attristement, de perte d'énergie, de frustration à ne pas pouvoir s'appuyer sur ce médiateur et petit à petit il va être diabolisé au point d'être là aussi en risque d'être bouc émissaire.

Nous sommes dans les situations où quand vous gérez des hommes et des équipes, si vous voulez accéder à une promotion, soyez prudent quand vous revenez dans l'équipe ! On risque de ne pas vous accueillir à bras ouverts comme prévu !

Pour conclure, l'autre doit donc être préservé. Par un humaniste radical, le sujet réussira sa relation à l'autre d'autant mieux qu'il est lui-même clair. Il sera alors conscient des jeux de force mis en place. Aligné avec son essence, il pourra l'être avec tous les autres et la Vie. A ce moment-là, la présentation du monde change et le réel, qui pourrait paraître inamical ou envers lequel on pourrait avoir un doute, va devenir beaucoup plus amical et source de joie et de créativité...

Merci pour votre attention.